

Porte de Champerret, quatre niveaux de sous-sol sont construits, notamment pour garer les voitures des clients du grand centre commercial envisagé. Mais le projet de Printemps puis d'Euromarché tombe à l'eau, et l'austère souterrain, vide depuis plusieurs années, accueille finalement, fin 1979, un bowling et une boîte de nuit. Pas n'importe laquelle. La première roller disco de France. À la manœuvre, Jean-Michel Moulhac, un jeune homme dont la famille tient le Chalet du Lac, au cœur du bois de Vincennes, depuis des générations. Lui a ouvert, fin 1976, à Montreuil (Seine-Saint-Denis), La Main bleue, une boîte devenue rapidement « la plus in de Paris », comme le titre le magazine *Playboy* en couverture un an plus tard. C'est le rendez-vous des dandys noirs sapés comme des princes, des jeunes branchés, des premiers punks... et le théâtre de sacrés débordements. Comme en octobre 1977, lorsque la soirée donnée en l'honneur de Karl Lagerfeld se termine en une vaste orgie gay. Des bagarres éclatent trop souvent. Les riverains protestent. Après s'être battu pour défendre son bébé, Jean-Michel Moulhac finit par lâcher prise et ferme l'endroit début 1979.

C'est alors qu'un de ses amis, le coiffeur de stars Yves Campanile, lui parle de la nouvelle folie qu'il a observée à New York : la danse sur patin à roulettes. Pourquoi ne pas l'importer ? « Excellente idée », réagit Jean-Michel Moulhac. C'est un truc tranquille, pour les ados. Au moins, il n'y aura pas de grabuge. » À la recherche d'un local pour abriter sa future roller disco, le jeune entrepreneur de la nuit trouve asile porte de Champerret, par l'entremise de son amie Juliette Gréco et de Maurice Druon, alors député du 17^e arrondissement. « Ce parallélépipède de béton donnait directement sur le périphérique, et il y avait dix centimètres de poussière et de gravats au sol », se souvient Jean-Michel Moulhac. Pas de quoi le décourager. Avec son copain Philippe Starck, qui avait déjà décoré La Main bleue, ils transforment l'ex-parking en une vraie discothèque. Ils posent des vitres dans les ouvertures, quelques néons, repeignent tout en bleu ciel, créent de fausses grottes où flirter tranquillement, installent le fameux toboggan. S'ajoutent à cela un espace restauration à base de hamburgers, ainsi qu'un petit appareil qui capte la silhouette des danseurs et la projette quarante secondes sur les murs. Et c'est parti !

EN fait, non. Les premiers mois, « je n'avais pas un client », résume Jean-Michel Moulhac. Il s'est pourtant offert les services d'une attachée de presse de choc, Yanou Collart, qui vit avec Lino Ventura et connaît le Tout-Paris. Pour lancer La Main jaune, elle organise de somptueux dîners de 100 à 150 personnalités. Serge Gainsbourg et Bambou, Steven Spielberg, Yves Rénier, Dani, Jean-Patrick Capdevielle et bien d'autres défilent. La télévision vient planter ses caméras : l'animateur Patrice Laffont y devise avec les frères Bogdanoff, et Lio chante son tube *Banana Split* entourée de patineurs. Cela n'attire pas la foule pour autant. Jusqu'à ce qu'un des convives, le cinéaste Claude Pinoteau, trouve l'endroit amusant, et demande : « Ce serait possible de tourner ici une séquence de mon prochain film ? » Banco. Quand *La Boum* sort, quelques mois plus tard, le 17 décembre 1980, tout change. « Le mercredi suivant, il y avait 400 personnes devant l'entrée, tellement massées que je ne pouvais pas ouvrir les portes », se souvient Jean-Michel Moulhac. Pendant un an, cela a été un succès prodigieux, et j'ai pu rembourser toutes mes dettes. » Et, lorsque TF1 diffuse le film en décembre 1983, l'effet Sophie Marceau relance La Main jaune pour six mois. « Au total, ça n'a été que du bonheur pendant huit ans. » Huit années où la jeunesse dorée vient tourbillonner sur la piste plutôt sagement. Tous les rallies de Paris, les Rohan-Chabot, les Bourbon Busset et les autres, passent un jour ou l'autre porte de Champerret.

Régis a de la brume dans les yeux en évoquant cette bulle de bonheur. Lycéen dans le 16^e arrondissement, il découvre le patin en 1979, lors de vacances à Santa Barbara, en Californie. De retour à Paris, il est l'un des premiers à fréquenter la discothèque de la porte de Champerret et en devient un client assidu. « On faisait de grandes randonnées à patins autour du Trocadéro et on finissait à La Main Jaune, sourit-il en sirotant un gin-fizz. C'était the place to be, la plus belle et la plus grande roller disco de France. » Sur son téléphone, il fait défiler les pin's, les gobelets et les tee-shirts floqués « Main Jaune » qu'il collectionne. Et surtout son talisman, une vidéo de

l'émission « Les Enfants du rock » à patins. On l'y aperçoit quatre secondes. « Vous voyez, le jeune homme en rouge qui fait tomber sa cavalière ? C'est moi. »

En 1989, Jean-Michel Moulhac tombe de haut : La Main jaune vient d'écoper d'une fermeture administrative, en raison de « troubles graves » provoqués par ses clients aux abords de la boîte de nuit. Contrairement à ce qui se pratique ailleurs, aucune sélection n'est effectuée à l'entrée. En refusant « la discrimination par l'argent, la couleur de peau, l'apparence, les manières de s'exprimer », le jeune gérant a lancé une petite « révolution », relève Antoine de Baecque (collaborateur du « Monde des livres ») dans *Les Nuits parisiennes* (Seuil, 2015). « Des Blacks, des Beurs venaient donc », se remémore Jean-Michel Moulhac, persuadé que le mécontentement des riverains était en partie lié à la couleur de certains clients. Il a beau saisir SOS Racisme, La Main jaune est obligée de fermer pendant trois mois. À la reprise, « c'était un peu la galère ». Pour amadouer les autorités, le patron s'est engagé à renoncer à l'activité de discothèque pour ne conserver que le patinage en musique, qui attire un public plus sage. Il doit en outre faire face à la concurrence de Fabrice Emaer, le flamboyant fondateur du Palace, qui accueille lui aussi des patineurs. Les dernières années, La Main jaune, devenue le rendez-vous privilégié de la communauté portugaise de Paris, vivote difficilement. Jusqu'à sa fermeture définitive, en 2003. La mode du roller disco est alors passée, enterrée.

Aujourd'hui, redonner vie à La Main jaune se révèle plus ardu que prévu. « Quand on a gagné la compétition, on pensait que c'était la fin de nos problèmes », confie Mathias Colomba, le directeur artistique du projet. En fait, ce n'était que le début. » Alors qu'aucun contrat n'est encore signé, le Covid-19 vient tout bousculer. L'incertitude monte, le modèle économique suscite des doutes, les banques durcissent les garanties exigées, les partenaires pressentis hésitent. Qui plus est, des infiltrations et des traces d'humidité sont repérées dans le bâtiment. Puis, durant l'été 2021, deux squatteurs s'installent dans l'ancien bowling, changent les serrures, souscrivent une assurance, achètent 13 extincteurs et organisent sur place des séances de photo et d'immenses fêtes queers, avec 400 à 800 personnes. Une autre version de la nuit, LGBT et underground. Un dimanche matin, en sortant de la messe dans une chapelle voisine, le maire du 17^e arrondissement, Geoffroy Boulard (Les Républicains), manque de s'étouffer : à midi, les basses font encore vibrer la porte de Champerret ! « Avec le maire, on s'est présentés, mais on nous a refusé l'entrée », raconte Jean-Didier Berthault, un autre élu du quartier. On a fait un signalement à la Préfecture. » De son côté, la Mairie de Paris intente une action en référé pour faire expulser les occupants sans titre. Mais la justice accorde à ceux-ci plusieurs mois pour plier bagage. En l'état, impossible, donc, de vendre l'ex-bowling.

Après avoir failli sombrer, le projet de réhabilitation est finalement remis sur les rails en mars. Le conseil municipal accepte de modifier les modalités de l'opération. La Main jaune et le bowling ont ainsi été cédés début mai, mais le bowling ne sera payé qu'une fois les squatteurs partis, au plus tard en 2025. De son côté, Rudy Dabi a revu son tour de table et retouché ses plans. Les travaux de La Main jaune doivent démarrer en décembre. Pour l'heure, l'avocat attend, l'arme au pied : « Tous les matins, je passe devant à moto pour rejoindre mon cabinet, je m'arrête au feu et je piaffe. » M